

CHRISTOS CHRYSOPOULOS

Une lampe  
entre les dents

Chronique athénienne

traduit du grec par Anne-Laure Brisac

*ACTES SUD*

*pour Déma*

*Plus les chocs sont enregistrés fréquemment par la conscience, moins on peut en escompter une influence traumatisante.*

WALTER BENJAMIN

*Derrière l'image, le témoignage est tapi en embuscade. Mais où celui-ci ne va-t-il pas se nicher? Le mieux, c'est de fréquenter ces lieux sans se faire connaître, d'observer sans se faire remarquer, de parler sans nouer de lien.*

YORGOS IOANNOU

*The subject and object of writing collapse into the body/thoughts/feelings of the writer located in his or her particular space and time.*

SUSANNE GANNON

ATHÈNES, DÉCEMBRE 2011

Il me faut raconter comment, par un soir humide de décembre, je ne sais plus, aujourd'hui, quelle heure il était exactement, submergé par un désir irréprensible de marcher dans la rue, j'ai quitté la pièce où j'essayais d'écrire, la pièce des spectres, j'ai dévalé l'escalier et je me suis retrouvé dehors, dans un monde qui ne semblait pas moins froid ni moins sombre que l'humeur qui accompagnait mes premiers pas.

Il y a des rues dans toutes les villes. Mais ailleurs, elles sont déterminées par les trottoirs, l'alignement des maisons et la surface légèrement incurvée du macadam ; ici, les rues défient toute analyse. Quel que soit leur nom, elles sont comme les métaphores du même abandon insupportable, exaspérant, qui nivelle tout.

Je pourrais ajouter qu'à peine franchi le porche de l'immeuble, je suis tombé sur une femme surexcitée, qui avait la peau lisse et café au lait des métisses. Elle regardait je ne sais quoi au bout de la rue et n'arrêtait pas de crier : "Eva ! Eva !" À intervalles réguliers, avec sa voix forte et son ton monocorde, elle donnait en même temps l'impression d'être absente. Comme si son existence s'était recroquevillée en elle et qu'il ne demeurait plus que sa voix répétant servilement



ce seul et unique mot. Impossible de comprendre s'il s'agissait d'un appel ou d'une affirmation. Si elle hélait une femme nommée Eva ou si ce ton catégorique proclamait : "Je suis Eva! Je suis Eva!"

Je l'ai regardée à la dérobée ; son regard est resté figé. Alors je suis passé à côté d'elle et j'ai pris la direction opposée : je n'avais aucune envie que son cri monocorde me poursuive durant ma flânerie.

À Athènes, on rencontre ici ou là des spectres à l'air terrifié. D'où tirent-ils ce regard fixe? D'où viennent ces êtres? Pourquoi se sont-ils rassemblés dans la ville? A-t-il fallu, dans une vie antérieure, partir à la recherche de brèches réconfortantes dans une réalité trop lisse? Pourquoi ces silhouettes spectrales parsèment-elles la ville en ce moment?

La présence d'individus errant en silence dans les rues, hantant les immeubles et les gares, sous surveillance, ne laisse aucune trace à la surface de la vie. Seule subsiste la vision spectrale de visages éteints.

Le contact avec les spectres – avec ce qui gît outre-tombe – transpose la vie là où auparavant il n’y avait qu’une actualité imprévisible. Les existences évanescentes que nous fuyons quand nous les croisons dans les rues, en détournant notre regard ou en changeant de trottoir, nous font mettre le doigt sur ce que nous ne sommes pas. Elles nous rappellent qu’ici aussi il existe quelqu’un d’“autre”. Elles nous apprennent finalement à envisager la vie avec prudence, en gardant à l’esprit que chacun d’entre nous peut être remplacé par n’importe qui. Chaque pas que nous faisons ébranle les fondations de notre être. Les murs ont des bouches ; ils parlent ; leurs mots sont des cris.

Je me souviens maintenant, en écrivant ces lignes, que lorsque je suis sorti dans la rue qui s’ouvrait devant moi, j’étais d’humeur un peu chagrine, irritable. La ville qui s’étendait sous mes yeux ce soir-là me semblait différente, comme si je la voyais pour la première fois. Ou plutôt non, ce n’est pas ça. Ce n’est pas que la ville me semblât étrangère – j’identifiais aisément les lieux que je connais par cœur. Mais il y avait un je ne sais quoi de bancal. On aurait dit que quelque chose, imperceptiblement, venait de mal tourner. Comme un appareil qui tombe en panne : avant qu’il ne lâche, il se passe quelque chose d’anormal – il fait un bruit bizarre ou tout d’un coup il ralentit.

Tout ce que je croisais sur mon chemin me paraissait porteur d’une vague menace. Même les objets inanimés, par exemple les ordures dans la rue, les plaques de bitume éclatées et les dizaines de poteaux en métal plantés sur les trottoirs.

J’ai vite oublié que l’instant d’avant j’étais en train de m’échiner sur une page blanche. Toute

propension à écrire, tout espoir de donner une forme à cet accès de pessimisme était parti en fumée.

Je n'ai même pas eu le courage de sortir de la poche de mon sac à dos le carnet sur lequel je prends des notes. J'étais encore sous le choc de la voix de cette femme et des trois lettres de ce nom répété inlassablement. Je marchais d'un pas posé et mesuré. Je voulais moi aussi disparaître entre les silhouettes des passants tout comme elles se reflétaient dans les vitrines obscures.



“Le lieu de la flânerie ne peut être autre que le paysage chaotique d’une grande ville. Hors de l’espace urbain, l’immuabilité des décors naturels, la continuité du paysage que l’on a sous les yeux, la rareté des dissonances esthétiques qui affectent la vue (chantiers, terrains vagues, objets détruits, déchets, publicités, graffitis), tout cela rend l’amnésie impossible – or l’amnésie est indispensable au *flâneur*\* s’il veut se

\* En français dans le texte. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)



perdre (pas forcément au sens propre ; plutôt dans le sens d'une plongée émotionnelle) au gré de son parcours hasardeux. Si l'on peut à tout moment répondre à la question métaphorique « comment me suis-je retrouvé ici ? » (peu importe que la réponse soit exacte ou non), alors l'essence de la flânerie s'est déjà perdue. Et le paradoxe est que cet état de conscience (qui suppose un abandon de soi) n'est pas atteint quand les signes font défaut ou sont insuffisamment nombreux (comme cela se produit d'ordinaire en province ou à la campagne) ; à l'inverse, cette condition est satisfaite quand il y a pléthore de signes, quand les sens font l'objet d'incessantes sollicitations, quand n'importe quel détail peut générer de multiples interprétations. Voilà pourquoi le flâneur ne peut être qu'un citadin. S'il entreprend de décrire la ville, il doit nécessairement inscrire sa propre lecture sur l'espace alentour et s'immerger ainsi dans un monde subjectif, personnel. Tout parcours deviendra forcément le sien. Ce fétichisme extrême constitue le postulat et le critère de réussite de toute flânerie. Simplement, le point de départ est forcément un lieu qui concentre les traces de l'activité humaine, un lieu fertile en signes. La campagne ou même les lieux peu urbanisés ne peuvent pas satisfaire cette condition. Le pittoresque d'un paysage rural suppose une permanence esthétique qui limite les débordements émotionnels individuels. Et puis, le paysage naturel est une toile sur laquelle on ne peut tracer aucune ligne. La nature a sans doute quelque chose de charmant, de mystérieux – et de terrifiant aussi –, mais en toutes circonstances, les sentiments que l'on éprouve supposent une soumission : l'environnement est le maître. Alors que le flâneur a besoin d'élaborer lui-même, par son inventivité, le tumulte

des associations qui vont l'emporter. [...] L'arpenteur des rues commence son cheminement doté de telle ou telle personnalité, et l'achève avec la conviction que la conscience et l'imagination ne sont pas éloignées l'une de l'autre. La distance entre les deux est toujours infime. La flânerie n'est pas une affaire de nombre de pas. Déambuler, c'est inventer."



J'avais à peine parcouru deux pâtés de maisons. Ces derniers temps, ce qui caractérise la ville, c'est l'obscurité et la marche à pied. Les autorités municipales retardent le moment d'allumer les réverbères, à croire qu'elles essaient d'économiser le moindre sou. Ou peut-être cela est-il dû au passage à l'heure d'hiver : la nuit tombe plus tôt ces jours-ci. Les hôtels fermés ont baissé leurs stores épais par mesure de sécurité. Derrière les grilles, tout est resté intact, comme si le mobilier avait été abandonné précipitamment lors d'une catastrophe inattendue : les fourchettes sont encore posées sur les tables, les clés accrochées au tableau à la réception.

On rencontre partout des gens qui vont et viennent, sans but, désorientés, sans intention particulière. Souvent, ils font quelques pas dans un sens, puis subitement ils s'arrêtent, retournent là d'où ils étaient partis, puis repartent l'instant d'après, dans une oscillation dépourvue de sens qui ressemble au bercement d'un autiste.

J'essaie de ne pas laisser transparaître mes sentiments aux yeux de mes semblables. J'essaie de me rendre invisible.

Je n'avais pas fait trente pas quand j'ai buté sur une forme humaine tassée sur elle-même qui ressemblait

à un escargot géant. Il tenait dans sa main un bout de carton. À la façon dont il était plié en deux, le visage touchant presque le trottoir, il était impossible de lire ce qui était écrit dessus. Probablement l'antienne qu'il balbutiait, penché en avant : "J'ai faim. J'ai faim."

Comme s'il se confessait aux dalles de ciment.

Comment ces êtres en sont-ils arrivés à parler ce langage orphelin? Je pense à tous ceux qui errent sans but le soir dans la ville, marmonnant ou tenant dans leur main un bout de papier sur lequel ils ont écrit leur phrase. Comme si leur existence se résumait désormais à ces trois mots.

La vision de cet homme plié en deux faisait penser à un débris vivant. À côté de lui était étendu un chien errant ; lui aussi avait une posture bizarre, le ventre en l'air, et il contemplait d'un air indifférent les voitures qui passaient, tandis que ses pattes avant pendaient béatement par-dessus le rebord du trottoir.

